

Ninacs, Anne-Marie — «Pour un peu d'éternité» — «L'emploi du temps: acquisitions récentes en art actuel» — Québec : Musée national des Beaux-arts du Québec, 2003 — Also in English : «For a Piece of Eternity», p.55-69.— P. 37-51

POUR UN PEU D'ÉTERNITÉ
ANNE-MARIE NINACS



Si, dans tout ce que tu veux faire, tu commences par te demander : “Est-il sûr que je veuille le faire un nombre infini de fois ?”, ce sera pour toi le centre de gravité le plus solide... Ma doctrine enseigne : “Vis de telle sorte que tu doives souhaiter de revivre – c’est le devoir – car tu revivras en tout cas ! Celui dont l’effort est la joie suprême, qu’il s’efforce ! Celui qui aime avant tout le repos, qu’il se repose ! Celui qui aime avant tout se soumettre, obéir et suivre, qu’il obéisse ! Mais qu’il sache bien où va sa préférence, et qu’il ne recule devant aucun moyen ! Il y va de l’éternité !” Cette doctrine est douce envers ceux qui n’ont pas la foi en elle. Elle n’a ni enfer ni menaces. Celui qui n’a pas la foi ne sentira en lui qu’une vie fugitive.

— Friedrich Nietzsche, *La volonté de puissance*

Capter

Prises au quotidien sur une période de vingt-cinq ans – la plus ancienne image remontant à 1973 alors que l'artiste venait de terminer sa première année d'université –, les photographies de *Tout embrasser* représentent un véritable morceau de temps fait de visages amis, de paysages aimés et de ces scènes précieuses de la vie ordinaire que Raymonde April est experte à capter. Parcourant, sélectionnant et classant l'ensemble des images qu'elle a réalisées jusqu'en 1998, l'artiste en a extrait 517, inédites, pour en faire un film tout aussi apparemment simple que ses photographies : une main retire une à une les photographies d'une pile, un peu comme on le fait en famille, suspend chaque image quelques secondes, puis recommence. Une pile, une autre, encore une autre, dix-neuf au total dévoilant dans un ordre non chronologique des séquences de 25 à 45 images dont la présentation en quatre projections simultanées mais désynchronisées brise à son tour l'illusion rassurante qu'une vie, comme un film, est un fil à suivre comprenant un début, un milieu et une fin. Pourtant, l'histoire s'y construit. On entre doucement dans un paysage, une arrière-cour de maison, puis une cuisine comme par de lents *zoom in*, on y reconnaît peu à peu des personnages, le son nous fait imaginer que l'action révolue a lieu là, devant nos yeux, et se mêle à nos pensées, voire à notre passé pour combler l'espace et le temps qui séparent une image de la suivante, pour lier ces instants détachés se donnant à voir comme de précaires balises, comme des tentatives répétées de délimiter, millimètre par millimètre, ce vaste horizon « qui ne cesse de se déplacer sans jamais se clore¹ », celui d'une femme et d'une artiste qui revisite sa vie adulte – son histoire et son œuvre –, la laissant littéralement se dérouler devant nos yeux dans sa logique propre, ésotérique, mais tout aussi implacable que la plus stricte chronologie.

« À des fins de repérage, chaque pile est nommée d'après le sujet, le lieu géographique ou la première photo de la pile », explique Raymonde April, avant de les énumérer : « framboises, couple, hiver, trépied, mains, Québec, portraits, 2 têtes, Chimère, Rivière-du-Loup, 3 amis, Paris, nœud papillon, shorts, rue, Maman, voyage, chalet, colonnes². » Au contraire de ces détails qui désignent les paquets d'images, de ces petits mots qu'on sent tout chargés d'intimité, le titre de son monumental projet, *Tout embrasser*, évoque d'emblée une prise globale, un point de vue surplombant. Il témoigne en fait d'un idéal profondément humain – et peut-être plus cher encore au photographe –, celui d'arriver à saisir d'un seul regard l'ensemble des phénomènes de la vie, du sommet inaccessible aux impressions les plus éphémères. L'ambitieux intitulé trahit par ailleurs, à travers les limites mêmes de la photographie qui lui donne forme, à travers le regard fragmentaire et ponctuel qu'elle opère, le deuil qu'il nous faut à chaque instant faire de cet idéal.

Ainsi, comme pour pallier l'impossibilité de produire ce regard omniscient, cette ultime image, le geste photographique est plutôt répété à l'excès : 517 fois ici, cinq cent dix-sept clichés qui ne représentent en fait qu'un indice des milliers de photographies captées par l'artiste pendant trois décennies ; qu'une infime partie de tous ces moments attrapés du regard mais jamais immortalisés sur la pellicule ; que la mesure d'une vie attentivement vécue. Beaucoup d'images certes, mais encore juste assez pour montrer l'importance de tous ces morceaux épars, déliés, de tous ces êtres et ces lieux qui « oscillent entre la présence et la disparition, la persistance et la fragilité³ », puis refaire de leur cohabitation elliptique une existence. Juste assez pour nous rappeler que la vie n'est pas d'abord faite d'années, mais d'instant, que les gens intéressants nous sont co-présents et, par-dessus tout, nous enjoindre de saisir cette manne de trésors sous peine de la voir à jamais s'évanouir. Car c'est paradoxalement en cherchant, en fouillant et en s'attachant avec acharnement à ce que la vie a de plus *fugace*, en y posant et reposant obstinément le regard, que Raymonde April échappe à cette « *vie fugitive* » qu'annonce Nietzsche sur un ton à faire frémir⁴, vie plus punitive encore, semble-t-il, que l'enfer et toutes les menaces réunies. De surcroît, non contente de vivre sa vie et de *revivre* quotidiennement sa pratique de la photographie, April vit « de telle sorte qu'elle *souhaite* de revivre » au sens le plus strict du terme puisqu'elle fréquente constamment sa propre vie à travers ses photographies. Pour qui préfère par moments omettre le présent, ne pas chercher à ressasser son passé trop souvent, voire même en oublier certains pans, cela relèvera déjà d'un insoutenable engagement.

Mais l'aventure autobiographique de Raymonde April n'est pas égocentrique pour autant. Effleurant ce qu'il y a de plus particulier – ce qui ne veut pas dire extraordinaire – dans son propre parcours, caressant littéralement sa vie du regard, elle en fait une donnée universelle. Des gens qu'on aime et dont on se sait aimé ou abandonné, des lieux où l'on se sent bien, des objets si familiers qu'il faut les déranger pour les voir à nouveau, la gueule irrésistible d'un chien, un bruit sec de pas sur le trottoir, le soleil rassurant d'un après-midi d'hiver pris dans les rideaux, le mouvement d'un corps qui reste buriné dans la mémoire pour la vie, rien de ce qui nous constitue vraiment n'est si visible aux yeux des autres. Rien à tout le moins qui se puisse voir facilement sur une photo. Pourtant, dans une image à tel point singulière qu'elle atteint notre essentielle vulnérabilité, tout cela se sent, se sait, s'échange. De toute éternité. Et c'est sûrement de loin la force de Raymonde April que de savoir, avec toute la tendresse du monde, embrasser chacune de ces fragilités.

¹ « [...] lorsque j’ouvre les yeux sur le monde, les objets me sont toujours donnés sur un fond, et ce fond lui-même, au fur et à mesure que je pénètre l’univers qui m’entoure, ne cesse de se déplacer comme le fait l’horizon pour un navigateur, sans jamais se clore pour constituer un fondement ultime et indépassable. » L. Ferry expliquant la pensée de Edmund Husserl dans *Qu’est-ce qu’une vie réussie ?*, Paris, Grasset, 2002, p. 451-452.

² Raymonde April, 2002, dossier de l’œuvre, Québec, Musée national des beaux-arts du Québec.

³ *Ibid.*

⁴ « Si, dans tout ce que tu veux faire, tu commences par te demander : “Est-il sûr que je veuille le faire un nombre infini de fois ?”, ce sera pour toi le centre de gravité le plus solide... Ma doctrine enseigne : “Vis de telle sorte que tu doives *souhaiter* de revivre – c’est le devoir – car tu revivras en tout cas ! Celui dont l’effort est la joie suprême, qu’il s’efforce ! Celui qui aime avant tout le repos, qu’il se repose ! Celui qui aime avant tout se soumettre, obéir et suivre, qu’il obéisse ! Mais *qu’il sache bien où va sa préférence*, et qu’il ne recule devant *aucun moyen* ! Il y va de *l’éternité* !” Cette doctrine est douce envers ceux qui n’ont pas la foi en elle. Elle n’a ni enfer ni menaces. Celui qui n’a pas la foi ne sentira en lui qu’une vie *fugitive*. » Friedrich Nietzsche, *La volonté de puissance*, trad. Bianquis, cité dans Luc Ferry, *op. cit.*, p. 160.